

Introduction

Cette année, je n'ai rien donné...

La veille du jour de l'An, c'est une tradition, je promène ma souris et clique sur deux ou trois sites d'organismes de charité qui me tiennent à cœur. Je leur donne de l'argent, puis je me couche, allégé d'environ cinq pour cent de mon revenu annuel. Ça finit bien l'année. Je commence toujours par un don à la fondation de ma tante Ginette. Avant qu'un anévrisme ne l'emporte, à cinquante-trois ans, elle s'occupait des enfants atteints de spina-bifida au Centre hospitalier pour enfants de l'est de l'Ontario, à Ottawa. Pour appuyer le labo qui

porte maintenant son nom – Potvin –, j’allonge une certaine somme. Je suis incapable de manipuler un stéthoscope ou un cathéter, et heureusement, mais ce don me permet de garder le flambeau allumé au nom de ma « matante ».

Le clic suivant me conduit chez Médecins sans frontières. Ils portent dans leurs sacs une bravoure et un altruisme que je ne comprendrai jamais complètement. Je vide – plutôt vidais – mon portefeuille pour cette gang de missionnaires intrépides. Pour le reste, soit toute ma petite monnaie, je choisis l’organisation ou la fondation qui me touche le plus après trois ou quatre autres clics. C’est ce qu’on appelle le « don du catholique », parfait pour étouffer la culpabilité. Homme blanc, né au Canada, je suis le gagnant du gros lot *Homo sapiens*. C’est ma façon de célébrer la chance d’être né du bon bord du monde.

Quelle ironie, en cette année que je consacre à l’écriture d’un livre sur le don, d’avoir justement oublié... de donner. Mon malaise m’amène à m’interroger : « Pourquoi moi ? Qui suis-je pour entreprendre un tel projet ? »

Je me souviens que ma femme Lynda, en voie de devenir basketteuse professionnelle, avait écrit sur ses chaussures à l’aide d’un marqueur : *Why not me ?* Elle est irlandaise, voyez-vous, et possède le caractère qui va avec ses origines. (Tapez Bluebell dans votre moteur de recherche et vous naviguerez dans son vieux quar-

tier.) En effet, *why not me* ? Ou plutôt, comme je me le répète souvent, *why me* ? Un Franco-Ontarien mal engueulé. *Why me* ? Mes dents de devant parlent français à la maison, avec pôpa et môman, mais en arrière il y a quelque chose qui cloche. Une gueule qui parle dans tous les sens, français et anglais en même temps.

Parce que c'est vrai, je me demande très fort depuis quelque temps : pourquoi cette insécurité ?

Pour m'aérer l'esprit, rien de tel que d'aller marcher. J'en ai parcouru, des kilomètres, à réfléchir au sens à donner à ce livre. Quand je me balade avec Thelonious ou Coltrane, la musique intense fait en sorte que les idées surgissent et se bousculent dans ma tête. Ce n'est pourtant pas très compliqué : il suffit de commencer. Et, par la suite, de livrer les récits de mes interlocuteurs avec toute l'authenticité possible afin de dégager leur vrai visage et de faire partager ce qu'ils ont d'unique.

Mon but est simple : vous faire connaître vingt-six hommes et femmes qui ont en commun de donner, mais qui ont suivi des parcours singuliers, des chemins parfois surprenants ou déroutants. Après avoir interviewé une centaine de personnes, j'ai choisi de rapporter les meilleures histoires, de vous présenter des gens qui ont du « vécu ». Je m'engage dans cette aventure pour découvrir quelle place occupe le don dans le monde actuel et à quel point il influence nos vies. L'objectif ultime est de le présenter sous divers angles. Quand on s'embarque dans une entreprise pareille, on avance souvent

en tâtant ses émotions et en suivant son intuition. C'est dans cet esprit que j'ai réuni le récit d'un soldat, l'histoire d'une robe de mariée, un peu de cul et même le témoignage d'un ancien vendeur d'héroïne.

Comment j'ai attaqué cette idée ? L'image que j'aimerais créer, c'est celle d'un homme armé d'une machette, un explorateur au pied d'une montagne à la porte verte envahie par les vignes, sans repères ni carte ni boussole. Il doit défricher lui-même son chemin pour arriver à une destination qui demeure inconnue. C'est une autre façon de dire qu'il ne sait pas où il va, mais qu'il y va quand même.

Mes idées sont venues de partout et ont été inspirées par le quotidien et le hasard : le don d'argent, de vie ou de mort, le don qui rend amer, le don de celui qui n'a pas du tout compris, de celui qui n'a rien et qui donne tout, le don de ceux qui possèdent tout et qui ne partagent finalement rien...

Comme dans un road movie, des zigzags et toutes sortes d'imprévus sont venus modifier la trajectoire de l'ouvrage. Certaines personnes mériteraient plus d'une ligne, mais resteront sur leur faim : j'ai très peu à vous offrir au sujet des fondations et des organismes de bienfaisance. D'autres se raconteront sur plusieurs pages – il s'agit d'un feeling... Il m'arrivera de provoquer, je vous laisse la surprise et je ne vous en dis pas davantage, car je souhaite vous faire vivre ces rencontres. Mon objectif, c'est que vous échappiez à votre

quotidien quelques instants pour découvrir ces gens et leurs histoires.

Quelle forme le don prend-il dans notre monde ? Évolue-t-il, varie-t-il d'une personne à l'autre ? J'ai décidé d'aller voir l'inspirante sœur Louise et de partir de là.

Et puis... *Why not me ?*
(Merci Lynda.)

Sœur Louise, le don d'aimer

C'est mon amie Nadia qui m'a recommandé de la rencontrer. En route pour Ottawa, où nous allions travailler, nous prenions le temps de jaser des petites choses de la vie, des enfants, des clients et des projets et, bien sûr, de mon livre sur le don. Comme je le faisais depuis déjà quelques semaines, je sonde mon entourage avec ces quelques mots d'introduction : « Que penses-tu du don ? » Cela allait devenir mon refrain pour les trois saisons suivantes. Du coin de l'œil, j'ai vu sa mâchoire en réflexion et son front plissé. Il ne lui a fallu que quelques instants avant de me lancer,

très enthousiaste: «Il faut que tu rencontres sœur Louise!»

Les bornes suivantes ont été franchies tandis que Nadia me parlait de son enfance. Grâce à l'éducation reçue à la Villa Sainte-Marcelline, la petite fille qu'elle était a été transformée. C'est pour cette raison qu'elle a tenu à ce que sa propre fille prenne le même chemin tous les matins. Pendant que je tape ces mots, elle y est, en troisième année. «Ma bambine se souviendra toujours de sa première journée», dit Nadia. Une des grandes de sixième année l'a prise par la main en promettant de bien s'en occuper. C'est ainsi que débute l'année scolaire chez les Marcellines. Le rêve de chacune des élèves est d'atteindre ce jour où elle tendra la main vers le bas pour accompagner l'autre tout au long de cette étape.

Un (kilo)mètre à la fois, Nadia m'explique comment sœur Louise, pendant plus de cinquante ans d'enseignement au Québec, est devenue une légende dans le milieu scolaire et comment elle réussit à toucher les gens. Elle a assisté et contribué au développement du système d'éducation. Sœur Louise est née en Italie l'année où Benito Mussolini devenait ami de l'autre fasciste. Elle est venue en 1961 diriger la Villa Sainte-Marcelline, à Westmount, et a fondé, quelques années plus tard, le collège Sainte-Marcelline.

C'est une école privée qui était au départ consacrée à l'éducation des filles. Même si l'éducation n'y est pas gratuite, l'établissement ouvre ses portes à certains

enfants dont les parents n'ont pas les moyens de payer. Mon interlocutrice m'explique que la philosophie de sœur Louise ressemble aux écrits dans la Bible. Les enfants qui réclament le plus sont généralement ceux qui possèdent déjà le plus grand nombre de toutous, pour utiliser une image. À l'inverse, ceux qui n'ont rien ne demandent rien.

Comme je suis papa d'un petit garçon de presque trois ans, cela me parle. Sans que je perde de vue la route, Nadia, soudainement, a toute mon attention.

— On n'en donne pas plus à ceux qui n'ont rien ?

— Eh bien, non.

Comment est-ce possible ? Je décide sur l'autoroute que c'est avec sœur Louise que tout doit commencer. Je n'entendrai aucune personne avant elle. Pas un mot n'apparaîtra à l'écran de mon ordi avant que sœur Louise ne m'ait donné les siens.

Ce livre doit connaître le meilleur départ. Tout au long des interviews, j'espère que le don prendra plusieurs formes, que certains témoignages feront rire ou pleurer, et je sais déjà que d'autres surprendront ou provoqueront des réactions. Mais cette première rencontre doit m'inspirer.

Le don dans sa forme la plus pure, la plus belle et la plus simple. Comme si accomplir ce geste était la première fonction de l'humain. Une personne du bon Dieu pourra me décrire cette forme de don.

Quelques semaines plus tard, je suis en route pour la Villa Sainte-Marcelline. Le chauffeur de taxi négociera plusieurs courbes dans sa montée bordée de maisons grandioses avant de me laisser devant la porte du bâtiment.

Nadia est déjà arrivée. Les lieux nous transportent, elle, vers ses souvenirs d'enfance, et moi, vers la découverte d'un monde dont j'ignore tout : une école privée.

On nous invite dans la petite salle de rencontre où se trouvent un canapé, une table basse et un fauteuil. Par les fenêtres, les cris d'enfants y pénètrent. Au mur, une devise attire mon attention : *C'est difficile donc c'est beau.*

Quelques minutes s'écoulent en phrases courtoises avant que je tourne la clé du moteur (mon magnétophone) et que je démarre l'entretien. J'explique à cette grande dame mes intentions avec cet ouvrage. Je lui avoue mes doutes et que mon seul souci est de mieux comprendre la place du don dans notre vie quotidienne... et, « pardon monsieur », me coupant la parole, levant doucement l'index, tout gentiment, elle dit :

— Cela me rejoint.

Elle sait déjà où je veux aller. Elle y était bien avant moi, d'ailleurs. Voilà une coupure qui ne fera pas de plaie. Et la voilà lancée :

— Le but de l'éducation est de créer des forces à travers les études. Une force pour s'élever par la lecture,

pour nous aider à comprendre la réalité, dit-elle. Tu réussiras mieux si tu as lu les classiques. Les livres qui ont traversé le temps présentent les mystères de la vie, de la croissance... Tu comprends tout, si on t'a enseigné avec cette perspective-là. Autrement, l'étudiant devenu adulte se retrouve sans armes face à la vie.

— C'est joliment dit, mais pourriez-vous me parler du don.

— Je vais te parler du don de temps que l'on prend pour résoudre les problèmes de société, dit-elle. Quarante-vingt-dix pour cent des problèmes qui nous énervent ou même qui nous rendent anxieux n'existent pas.

L'anxiété? Voit-elle à travers moi? J'espère qu'elle ne lit pas dans mes pensées et qu'elle ne voit pas que j'aurais aimé me rouler un joint avant de venir la rencontrer. Heureusement, je suis inspiré et lui pose la meilleure question :

— Pourquoi?

— Parce qu'on est tellement pris par l'argent qu'on doit gagner. Et j'utilise le verbe *devoir* parce qu'on a l'obligation de gagner sa vie. Notre société est ainsi faite qu'au lieu d'aller directement vers notre but nous en sommes continuellement détournés par un virage à droite, un détour par la gauche.

Elle-même vient de s'aligner sur ce qu'elle veut me transmettre.

— C'est la gratuité du temps. Tu le donnes sans rien attendre en retour. Même pas de la personne à qui tu as donné.

Une sortie de route, des mains qui chantent et qui nous emmènent momentanément vers la politique, vers les médecins et leur ministre Barrette, les personnes âgées abandonnées dans leur résidence... Ma chère sœur s'égare du chemin qui mène au don. L'entretien avance, mais s'éloigne du sujet. Un regard vers le magnétophone qui, lui, roule. Mon métier est de mettre mon interlocuteur à l'aise. Je réussirai bien à la ramener vers les enfants à qui il faut donner. Souvent, la confiance s'établit dans l'écoute silencieuse de l'intervieweur. Mais rien n'imité aussi bien le silence...

— On entend beaucoup parler du don d'organes, qui est un don fantastique, mais qui ne concerne que les personnes mortes. On devrait penser aux personnes vivantes.

— Est-ce que votre vie a été un don à Dieu, ma sœur ? Avez-vous donné votre vie ?

— Je ne pense pas avoir donné ma vie à une cause. Je suis persuadée que j'ai suivi ma vocation et que ç'a été ma plus grande joie de pouvoir le faire en côtoyant des parents – qui n'avaient rien à voir avec la religion – et de découvrir quelque chose d'aussi infini que l'idée que je me faisais de Dieu. C'était tout ce qui est beau à l'infini : la bonté infinie, la miséricorde infinie, l'amour infini... C'est ainsi que je le perçois encore

aujourd'hui. Appréhender la vie de cette façon était dans ma nature. Ma foi était complètement détachée de la doctrine. Ma vocation était une grâce que je devais découvrir.

» C'est ce que j'ai expliqué à mes filles pendant les cinquante ans où j'ai enseigné. Beaucoup reviennent me voir. J'en ai sûrement blessé, mais c'est dans la nature des choses même quand ce n'est pas dans l'intention. L'idée d'avoir donné ma vie ne me vient pas à l'esprit, du tout. Chacun donne SA vie à une cause qui est sa propre vie.

Penchée vers moi, elle souligne « sa » de ses yeux, de sa voix, de son doigt.

— La première cause, c'est la vie. Tu n'es pas d'accord ?

Elle veut m'interpeller, mais je ne réponds pas et poursuis plutôt avec une autre question :

— Tout de même, vous vous êtes consacrée à la vie des autres. Non ?

— La vie des autres seulement parce que je suivais ma propre vie. *Aime-toi et ton prochain t'aimera*. Si on ne s'aime pas de la bonne manière, d'abord, on ne grandit pas, et ça, c'est un problème de société énorrrrrme (sa tête et ses yeux rroulent simultanément). Ne pas progresser, donc ne pas utiliser tous les moyens que la nature donne pour ce faire. Le cerveau reste bloqué à l'adolescence et ce sont les émotions qui dirigent le reste de notre vie.

Dans un discours que j'ai prononcé à quelques reprises au sujet de l'humilité, moi aussi je parle de l'amour de soi et de sa place dans le monde des idées. L'insécurité ronge ceux qui n'aiment pas leur créativité ni leurs propres réalisations. Ils ne savent pas tirer avantage de ce qui est mauvais. Parce qu'une mauvaise pensée c'est du fumier qui peut faire pousser chez l'autre ce que nous appelons la grande idée. Donc aimez-vous et aimez vos piètres idées. Laissez-les vous emporter, car, de cette façon, une idée peut devenir une alliée; un pouce, replié sous les autres doigts, forme un poing. Pow!

En écoutant l'enregistrement et en consultant mes notes, je constate qu'ici je m'éloigne du sujet. Revoici le fil des propos de sœur Louise.

— Même dans le désir de donner, on est limité. Je ne peux pas donner tout ce que je veux malgré les besoins auxquels je suis confrontée. Je dois être assez généreuse pour permettre à d'autres d'intervenir là où je ne peux être utile. La pédagogie pratiquée à l'école s'appelle la pédagogie réaliste. Ça veut dire que la réalité doit être la norme. Être heureux signifie que tu es un être humain qui accepte la vie comme elle se présente avec ses moments de joie ou de souffrance, ses plaisirs et ses difficultés.

J'ai le sentiment que nous nous rapprochons, après quelques questions secondaires et plus d'une heure de ses belles réflexions, de ma question initiale sur la dis-

inction entre les besoins des enfants de familles bien nanties et ceux des enfants issus de milieux modestes.

— Sœur Louise, les besoins changent-ils d'un enfant à l'autre ?

— C'est une question très importante. Parce que, dans notre approche pédagogique, nous voulons des classes composées d'éléments hétérogènes. Une société qui aurait l'intention de mettre en place le fascisme souhaiterait plutôt des classes homogènes. Des classes homogènes, cela sous-entend faire une sélection : toi oui, toi non.

Voilà qui est intéressant.

— Apprendre, lire, compter, mesurer sous la direction d'adultes qui protègent, mais surtout qui ne surprotègent pas, est l'équilibre qui a toujours été ma grande préoccupation de pédagogue. Jusqu'où je dois l'aider, répondre à ses besoins primaires : « J'ai faim, j'ai soif, je veux être lavé. » Même si on s'en tenait à ses besoins naturels, l'enfant continuerait de grandir. À partir du moment où la civilisation de consommation crée des besoins artificiels pour soutenir la santé économique, nos sociétés risquent de former des Ken et des Barbie. Les besoins inventés sont désastreux parce qu'ils nous font oublier les besoins naturels.

Avec ses yeux pointés vers le mur, vers la croix, ses mots virevoltent et reviennent vers moi.

— Je vais te raconter une petite histoire dont je me souviendrai le reste de ma vie. Dans ma classe de maternelle, il y avait une cage avec un couple d'oiseaux. Un jour, Coquette s'est brisé une aile. Elle ne pouvait plus monter sur le perchoir et boire. Kiki a compris qu'il devait l'aider. Pendant trois mois, il s'est frotté contre son aile blessée et lui a apporté sa nourriture et des jouets. Les animaux ont un instinct pour ces choses. Le jour où Coquette a pu de nouveau voler librement du plancher au perchoir, les enfants ont cru que l'amour de Kiki avait guéri l'oiseau.

Alors que l'entretien se déroule bien et que nous avançons, sœur Louise me désarçonne avec son regard perçant et me dit :

— As-tu d'autres questions ?

Oui, j'en suis rempli. Comme intervieweur, je cherche toujours à combler le dernier des vides. La fin arrive à grands pas, alors je lui demande son avis :

— Je souhaite devenir un meilleur papa.

Me servant de mon téléphone, je lui montre une photo de Léo. Jamais un téléphone n'aura été aimé de cette façon. Ça se lit dans ses yeux caressants : comme il est beau. Elle prend mon portable comme si c'était un nouveau-né.

— Que dois-je faire pour être le papa que mon fils mérite ?

— Être présent. Voilà. Dans la mesure du possible, éloignez les multiples besoins non essentiels.

— Le 7 avril, jour de sa naissance, je me suis dit, sœur Louise, qu'il était né parfait et que le garder dans cet état aussi longtemps que possible était ma mission. Mais je ne sais rien de plus, rien de moins. Ai-je tort ?

— L'art d'éduquer est un don naturel, fondé sur le bon sens et le respect. Tu peux être analphabète et être un bon éducateur parce que tu sais où est le bien et où est le mal pour ton enfant. Veiller à ce que la plante croisse et s'épanouisse. Pour répondre à la question que pose ton livre, cela devient plus difficile de donner parce que cela devient plus difficile de vivre. La notion de « bien » et de « mal » devient confuse avec le temps. Et le don est un acte gratuit qui fait plaisir à celui qui donne autant qu'à celui qui reçoit. En étant auprès d'un enfant malade ou en difficulté, je n'ai jamais pensé que je faisais un don. C'est dans notre ADN, mais tu dois aussi alimenter ce désir d'entraide. J'essaie d'apprendre aux enfants que c'est en surmontant une difficulté qu'ils grandissent. Trop souvent, ils préfèrent la facilité alors que c'est l'obstacle qui est stimulant.

— Finalement, sœur Louise, quel est le don le plus important pour un enfant, riche ou pauvre ?

— Je n'ose presque pas te donner la réponse tellement elle est banale. Aussi simple que Snoopy qui regarde les étoiles et dit qu'elles sont belles.

Elle rit et dit tout simplement :

— C'est l'amour. Il n'y a rien d'autre. Depuis la nuit des temps, c'est ça et rien ne pourra changer ça. L'amour.